

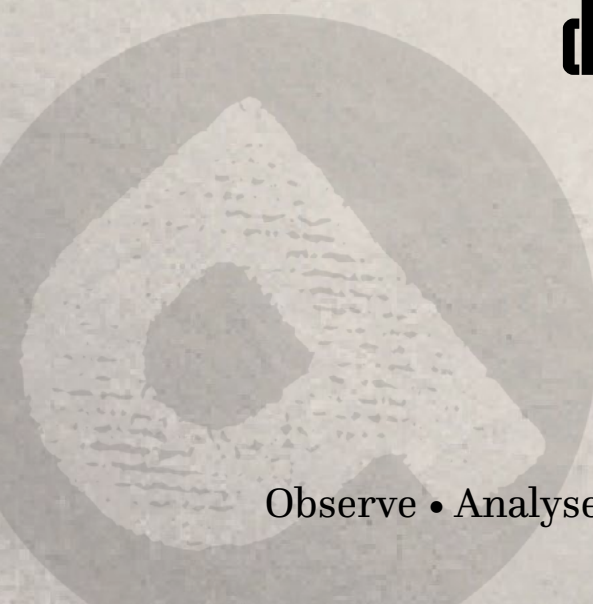
ANTI**Q**RESSE

N° 207 | 17.11.2019

**Le testament
de Pierre Péan**

Le pèlerin immobile de Cuba

**Bolivie, le coup
d'Etat innommé**



Observe • Analyse • Intervient



PIERRE PÉAN AVEC SON ÉTERNEL
MOUCHOIR ROUGE DE CHOLET

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Contre les tribunaux médiatiques (ou le testament de Pierre Péan)

LE GRAND JOURNALISTE ET AUTEUR PIERRE PÉAN EST DÉCÉDÉ LE 25 JUILLET DERNIER. QUELQUES SEMAINES AVANT SA MORT, IL RÉDIGEAIT UNE NOTE SUR LE JOURNALISME DIT «D'INVESTIGATION» PARUE DANS L'ÉDITION DE SEPTEMBRE DU *MONDE DIPLOMATIQUE*(1). IL Y DRESSE L'HISTORIQUE D'UNE DÉRIVE, MAIS AUSSI, EN FILIGRANE, IL NOUS LIVRE SON CREDO DE JOURNALISTE «À L'ANCIENNE».

Le journalisme dit «d'investigation» se fait aujourd'hui passer pour la fine fleur du métier. La description qu'en donne Péan, pourtant, le ramène pour une grande part à une pratique de bas étage bien connue: la divulgation d'informations utilisées à des fins de chantage ou de pression politique. Spécialisé dans les «*affaires politico-financières*», ce journalisme a «*profondément changé le théâtre démocratique*». On ne compte plus les potentats, ministres, vedettes, chefs d'État déboulonnés du jour au lendemain par des scan-

dales «courageusement» lancés par des officines spécialisées dans ce type de révélation.

LE TOURNANT CAPITAL DU WATERGATE

Le diable se cache dans les détails et Péan a raison de souligner d'emblée le barbarisme: pourquoi adopter le terme anglais d'«investigation» quand nous avons le bon vieux «journalisme d'enquête» illustré par de grands noms et des best-sellers de librairie? Évidemment, parce que ça fait chic et que cela évoque le modèle absolu du genre:

«...l'affaire du Watergate a fixé une fois pour toutes les règles de l'exercice: l'investigateur prend pour adversaire l'État, source supposée de toute puissance et de toute nuisance, au moment précis où celui-ci amorce son retrait au profit des entreprises privées.»

Le Watergate, comme le souligne Péan, c'est ce moment clef — le début des années 1970 — où le rapport de forces entre la presse et le pouvoir politique a basculé au détriment du second. On pourrait aussi ajouter que la bascule correspond historiquement à la mise en place de l'*hypermormalisation*, la construction d'une représentation fictive et léni-fiante de notre propre société telle que décrite dans l'impressionnant documentaire d'Adam Curtis(2):

«Politiques, financiers et utopistes technologiques, plutôt que de faire face aux complexités du monde, ont battu en retraite. Au lieu d'affronter la réalité, ils ont construit une version plus simple du monde.»

Dans cette entreprise de sédation des masses, l'appareil médiatique et éducatif revêt un rôle stratégique qui contribuera à le placer au-dessus des pouvoirs élus.

INFORMATION DU DÉLÈTEMENT, DÉLÈTEMENT DE L'INFORMATION

De fait, l'État est devenu une cible d'autant plus facile qu'il a perdu de son prestige et qu'il se trouve en perte d'influence constante par rapport aux puissances entièrement privées et opaques de la finance, du divertissement et de la technologie,

qui disposent de par leur opacité même d'un avantage irrattrapable en termes de capacités de manœuvre. Dans le champ de tir ainsi délimité se met en place, le plus souvent, un tandem de choc composé d'un magistrat «mains propres» dont l'ego n'a d'égal que la soif de vindicte ou de publicité et d'un journaliste «de confiance» (et de mèche) chargé de relayer ses «fuites». Le dispositif est simple et ne requiert ni les moyens matériels, ni le temps, ni le talent qu'exigent les enquêtes de fond, sociologiques ou économiques. Au rebut, le grand reportage, l'écriture, l'orfèvrerie photographique. Les «affaires», les scandales de corruption, et les journalistes «d'investigation» qui en font leur beurre, sont *«un genre et une figure qui d'ordinaire prospèrent quand tout se délète»*.

Pour illustrer l'«innovation» que représente ce type de journalisme, Péan l'oppose à la manière d'enquêter traditionnelle, celle, notamment, qu'il a toujours lui-même pratiquée. Rien de bien mystérieux, il ne s'agit selon ses mots que d'un *«banal journalisme lent»* où l'enquêteur *«avance à l'aveugle, progresse par à-coups et prend le risque de se tromper»*. Bref, un chasseur traquant son gibier, souvent dans des conditions plus qu'austères, les rédactions n'ayant plus les moyens de se payer le luxe de cette «denteur».

De l'autre côté, même si l'on ne prétend pas faire autrement, la traque harassante est remplacée par la relève de collets, ou de filets: *«Il ne s'agit pas d'enquêter, mais d'attendre*

une fuite. Celle d'un procès-verbal d'audition ou d'enquête que transmet un juge, un policier ou un avocat... L'intrépide limier s'emploie ensuite à la réécrire en style journalistique...». Quelques coups de fil de vérification, et l'affaire est dans le sac. Le «limier» n'est jamais sorti de son bureau. On voit les possibilités de manipulation qu'offre ce journalisme sans mérite qui dépend entièrement de sa source. Et, au bout du processus, le risque d'osmose entre deux milieux qui devraient être bien cloisonnés: le magistrat se transformant en «lanceur d'alertes» et le journaliste en procureur dans une «alliance de circonstance entre une petite fraction du monde judiciaire et une tête d'épingle du monde médiatique».

DU DROIT À L'INFORMATION AU DROIT À L'IGNORANCE

Les effets de cette alliance opaque sur la vie des sociétés démocratiques sont considérables. Peut-on imaginer à quoi ressemblerait le monde actuel si M. Fillon en France, M. Strache en Autriche, M. Lula au Brésil, M. Dumas une génération plus tôt n'avaient pas été balayés de la scène par le tsunami médiatico-judiciaire?

Il ne s'agit pas ici de disculper des gens convaincus de corruption, il s'agit de distinguer la justice démocratique du lynchage médiatique. Comme le relève Péan, l'exploitation des informations ainsi obtenues «*repose sur la violation de deux lois, la présomption d'innocence et le secret de l'instruction, au nom d'un prin-*

cipe, le droit à l'information.» Principe — ajouterai-je — à la géométrie éminemment variable. Les mêmes rédactions, par exemple, qui ont abondamment exploité les fuites de Wikileaks au nom du droit à l'information, imposent aujourd'hui un *black-out* total sur l'agonie révoltante de son fondateur, Julian Assange, cette fois au nom du *droit à l'ignorance*.

Pierre Péan, dans son texte, donne des exemples d'enflure balzacienne chez ces journalistes imbus de leur puissance de vie et de mort sur les personnalités publiques. Ainsi, au début des années 2000, ce ténor se prenant carrément, «peu ou prou», pour un juge d'instruction, et qui laissait dans la boîte aux lettres des «suspects» sa carte avec un mot glaçant: «*Hervé Gattegno souhaite vous entendre*». Mais ce n'est pas tant l'abus de pouvoir qui me frappe dans la description de cette dérive. C'est plutôt la *désincarnation* du récit, la réduction binaire des oppositions et l'insupportable *sermonnage* de la société par ces procureurs médiatiques autoproclamés.

CES INTERSTICES OÙ SE LOGEAIT L'HUMAIN

J'ai eu la chance de connaître Pierre Péan et même de l'assister dans l'une de ses enquêtes. Lorsqu'il préparait les matériaux pour son grand ouvrage sur le Kosovo, je lui ai servi de scout et d'interprète pour certains entretiens. Nous étions notamment allés rencontrer le procureur serbe chargé de l'enquête sur le trafic d'or-

ganes monté au Kosovo séparatiste avec l'assentiment des hiérarchies mafieuses et politiques, qui du reste s'y confondaient. A l'époque, la Serbie détenait un Kosovar qui avait participé à ces atrocités et qui s'était livré de lui-même par crainte pour sa vie. Il avait confirmé les horreurs de la «maison jaune» déjà relevées par le procureur suisse Dick Marty, ces mêmes crimes dont M. Kouchner, alors proconsul occidental au Kosovo, avait ricané. Péan interrogeait, écoutait, recoupait avec une placidité de tortue. Il ruminait et réfléchissait, s'abstenant de juger. En le regardant faire, j'ai pensé à une grande figure de policier. Non pas à l'un de ces «robocops» modernes qui fulminent et condamnent, mais au plus humain des inspecteurs, le commissaire Maigret.

Le journalisme d'«investigation» ne s'embarrasse pas de ces méandres. Il ne cherche pas à comprendre les motivations profondes des actes, fussent-ils criminels. Il ne connaît que la lettre de la loi, comme la contractuelle qui vous colle une prune. Il se pose en justicier en faisant mine de croire que la justice peut être exprimée par des règlements et des signatures et que la moindre entorse à ce bréviaire puritain vous condamne au purgatoire, quels que soient par ailleurs vos mérites. Imagine-t-on l'un de ces procureurs se dire que tel homme politique est peut-être trop porté à accepter les cadeaux, mais que cela

reste un vice mineur en regard de sa compétence ou de son humanité? Non, bien évidemment. Tout doit être déballé et jugé, fût-ce au détriment du bien commun, fût-ce même au détriment des juges (qui bien souvent se font pincer à leur tour). On voit bien où nous mène cette furie légaliste: à la dictature des bureaucrates et des médiocrités.

La vérité humaine, comme la vérité morale et même la vérité juridique, n'est jamais qu'un récit que l'on *sent* acceptable. Elle est irréductible à une vérité «objective» de type mathématique ou légal. La mentalité binaire imposée par l'action conjointe de la barbarie technologique et du puritanisme montant ne s'embarrasse pas de telles nuances. Elle ne connaît que les données exactes, le «un» et le «zéro», le «on» et le «off». Par pragmatisme et sécheresse d'esprit, elle s'emploie à éliminer tous les interstices séparant ces entités absolues. Or c'est dans ces interstices, justement, que se logent la littérature, l'empathie, la mémoire et, tout simplement, la civilisation. Le tribunal des causes binaires est une entreprise de liquidation de l'homme.

~~~~~  
NOTES

1. Tout le dossier de ce numéro, «A qui profite la lutte anticorruption?», est à lire et à ruminer.
2. Voir «Pourquoi il ne se passe rien?» dans l'Antipresse n° 101 et 102.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Le pèlerin immobile (Retour à Cuba)

**A**PRÈS UN PETIT INTERMÈDE NÉCESSAIRE CONSACRÉ AU SCEPTICISME, RETOUR À LA LITTÉRATURE CUBAINE: ALEJO CARPENTIER N'EST PAS, ET DE LOIN, LE SEUL ÉCRIVAIN REMARQUABLE DE L'ÎLE LA PLUS PEUPLÉE DES CARAÏBES, MAIS QUI COMPTE MOINS DE DOUZE MILLIONS D'HABITANTS. PETIT PAYS, MAIS GRANDS ÉCRIVAINS. LA TAILLE D'UN PAYS N'A D'AILLEURS RIEN À VOIR AVEC SA CAPACITÉ À «PRODUIRE» UNE LITTÉRATURE DE QUALITÉ.

En 2008, Horace Hendghal, secrétaire permanent de l'académie du Nobel, créait la polémique en affirmant que si le Nobel de littérature couronnait rarement des auteurs états-uniens, c'était parce qu'ils n'avaient pas le niveau requis: *«Ce n'est pas une coïncidence si la plupart des lauréats du Prix Nobel de littérature sont Européens. Chaque grande culture possède une littérature d'envergure, mais l'Europe demeure néanmoins le centre du monde littéraire... et pas les États-Unis. [...] Les écrivains américains sont trop influencés par leur propre culture de masse. [...] Les États-Unis sont trop isolés, trop insulaires. Les traductions y sont trop rares. Le pays, du coup, ne participe pas vraiment au grand dialogue de la littérature.»* Certes, la charge était sévère, faisant peu de cas des De Lillo, Auster, Philip Roth et autres écrivains nord-américains de grand talent. Mais il est vrai que ramenée à la taille du pays et à sa population, comparée à des pays comme l'Islande ou Cuba, par exemple, force est de constater que la proportion d'écrivains de littérature de premier plan y est plutôt modeste.

Outre les arguments avancés par Horace Hendghal, il en est d'autres, plus prosaïques. Tout d'abord la concentration de l'édition américaine dans de grands groupes aux mains de gestionnaires et de financiers a fait disparaître une grande partie des éditeurs indépendants de taille moyenne, qui sont par définition le terreau de l'émergence de nouveaux auteurs de talent, qui mettront parfois des années avant d'accéder à une certaine notoriété — ou pas. En caricaturant l'état du marché nord-américain, on pourrait dire qu'il se partage désormais entre grands éditeurs de best-sellers et presses universitaires hyperpointues. Ce qui ne laisse guère de place à l'édition de création. Le phénomène s'y est encore accentué avec le monopole d'Amazon sur le marché du livre: par définition, les algorithmes de recommandation ne rendent pas compte de la bibliodiversité et renvoient les acheteurs vers les ouvrages les plus convenus. C'en est fini de la sérendipité et de la découverte incongrue d'un livre sur l'étal d'un libraire: Amazon est à la bibliodiversité ce que Monsanto est à

la biodiversité. De plus, du fait de son caractère désormais «universel», la langue anglaise raisonne «global», la recherche du *blockbuster* impliquant nécessairement un nivellement par le bas et l'aseptisation pour convenir au plus grand nombre, si possible *worldwide* — donc indépendamment des cultures locales.

Paradoxalement, les pays de taille plus modeste, et si possible «coupés du monde» — comme Cuba — , ou ceux dont la langue n'est pratiquée que par un nombre limité de locuteurs — comme l'Islande — échappent à ce phénomène d'éradication de la création littéraire et du formata-

Prenons l'exemple de Cuba, dont les deux auteurs majeurs au XXe siècle furent Alejo Carpentier, dont nous avons déjà parlé, et Guillermo Cabrera Infante (1929-2005). Ils ne sont pourtant pas les seuls écrivains cubains dignes de ce nom. Pour n'en citer que quelques-uns: Eduardo Manet, Zoé Valdés, Reinaldo Arenas, Leonardo Padura, José Lezama Lima. Intéressons-nous à ce dernier.

José Lezama Lima (1910-1976), romancier, essayiste et critique littéraire, autosurnommé «le pèlerin immobile», dont très peu de livres ont été traduits et publiés en français, et dont seul le chef-d'œuvre *Paradiso*(1), aboutissement de son art poétique, est encore disponible. Comme James Joyce, il s'attaqua à rien de moins qu'au renouveau de la



JOSÉ LEZAMA LIMA (1910-1976)

langue littéraire. L'italianisme du titre *Paradiso* évoque la *Divine comédie* de Dante, tout comme *Ulysse* de Joyce évoque l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Initiation autant qu'autobiographie, ce poème de plus de six cents pages a pour dessein l'atteinte de la plénitude à travers le règne des images.

Fragile et asthmatique, José Lezama Lima vécut jusqu'à sa neuvième année sous l'ombre protectrice et tutélaire du père, haut gradé, directeur de l'académie militaire de Morro, père qui mourut subitement en 1919. Le monde s'écroule alors sous les pieds du jeune José, qui vivra dès lors dans un monde de femmes: il vivra avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci et, dans un premier temps, après la mort du père, avec elle et les autres enfants chez la grand-mère. Maisons de femmes où l'on bavardait, où l'on riait, où l'on mangeait,

où la tablée était lieu de spectacle, où les discussions sur les poèmes et les beignets, les histoires familiales et les recettes de cuisines s'entremêlaient et offraient à la tradition orale et à l'art de la conversation de quoi nourrir le cerveau et la sensibilité du jeune José. Les pages de *Paradiso* sont imprégnées de cet incessant dialogue qui autorise une servante ou la grand-mère à développer un argument byzantin ou gnostique, peu importe l'irréalisme de la scène.

L'année de la mort de son père, c'est la lecture du *Quichotte* qui fut pour lui une révélation: «*Don quichotte m'apparut comme une figure si grande qu'elle se perdait dans l'infini de la plaine*», écrira-t-il plus tard. Il suivra ensuite les chemins escarpés du Siècle d'or espagnol: Quevedo, Lope de Vega et surtout Góngora, auquel il consacra plusieurs essais, qui furent reçus dans une indifférence absolue. Dans les années 1930-1940, les livres de Lezama Lima, écrits dans un espagnol revivifié, avec une audace baroque comme on n'en trouvait ni à Madrid ni à Buenos Aires, se heurtaient à un silence à peine poli.

Les choses changent avec la parution de *Paradiso*, en 1966. Cette fois c'est un double scandale qui effarouche les bien-pensants de la littérature hispanique. Reproche de pornographie d'abord, avec un chapitre hanté par un Priape échelvé. Reproche grammatical ensuite: comment un chirurgien d'une île perdue dans le golfe du Mexique

ose-t-il se permettre de telles libertés avec le noble castillan?

Somme au sens mallarméen du terme, *Paradiso* est la résurrection du verbe, dans lequel Lezama Lima donne à la parole sa pleine puissance sous ses trois visages: «*Le verbe qui exprime, le verbe qui cache, le verbe qui signifie.*» Mais la logique est aussi subvertie avec ce qu'il appelle la «vivence oblique»: «*Quand le chevalier ou saint Georges perce de sa lance le dragon, son cheval tombe mort. Observez ce qui suit. La simple relation causale(2) serait: chevalier, lance, dragon. La force régressive, nous pouvons l'expliquer avec l'autre causalité, dragon, lance, chevalier. Mais observez que ce n'est pas le cavalier qui s'écroule mort mais son cheval avec lequel il n'existe pas une relation causale, sinon sans condition. Ce type de relation, je l'ai appelé vivence oblique.*»

À la différence de l'influence espagnole du Siècle d'or, *Paradiso* est empreint d'une ferveur qui rappelle plutôt Proust parlant de sa grand-mère: aucun cynisme, plutôt une sorte de réconciliation entre les dieux grecs et l'univers catholique. Mêlant les genres et les styles, métissant langues et cultures, *Paradiso* est le chef-d'œuvre d'un grand maître de la littérature latino-américaine... quasiment inconnu dans nos contrées !

~~~~~  
NOTES

1. José Lezama Lima, *Paradiso* (1966, Le Seuil, 1971, coll. «Points roman», 1999).
2. Au sens aristotélicien.



LES HOMMES À ABATTRE
D'AMÉRIQUE DU SUD

THÉ D'ORIENT par Laurent Schiaparelli

Bolivie: la liberté, c'est l'esclavage. Et le coup d'Etat, c'est la démocratie

LA VIOLENCE DES MANIFESTATIONS À HONG KONG AUGMENTE PROPORTIONNELLEMENT AU DÉDAIN DU GOUVERNEMENT DE BEIJING POUR DES MANIFESTANTS SANS PROGRAMME POLITIQUE OU REVENDICATION ÉCONOMIQUE, QUI ESSAIENT D'INFLUENCER LES ÉLECTIONS QUI DOIVENT AVOIR LIEU PROCHAINEMENT. COMME DANS TOUT SCÉNARIO DE GUERRE HYBRIDE MENÉE PAR WASHINGTON, LA CONTESTATION DU RÉSULTAT DES ÉLECTIONS EST L'AVANT-DERNIER PAS DE LA DÉSTABILISATION D'UN GOUVERNEMENT, AVANT DE TENTER DE RETOURNER LES FORCES ARMÉES CONTRE LE GOUVERNEMENT. DERNIER EXEMPLE EN DATE: LA BOLIVIE.

Jusque récemment, lorsque les forces armées d'un pays forçaient leur Président à la démission, le menaçait d'arrestation, le forçant à l'exil, permettant ainsi à un sénateur du parti d'opposition de s'auto-proclamer Président, cela s'appelait un coup d'État.

DÉMOCRATIE OU VOYOUCRATIE?

À la lecture des médias occidentaux, ce scénario qui se déroule à l'identique en Bolivie ne correspond pas à un "coup d'Etat": le mot brille par son absence des grands titres.

On y parle de "démission volontaire", de "laisser sa place pour restaurer le calme", de "transition démocratique", alors qu'Evo Morales vient d'être démocratiquement réélu, en pleine contestation populaire (qui semble donc être le fait d'une minorité), et ce après que le *Center for Economic and Policy Research*, un think tank indépendant de Washington D.C., ait déclaré ne pas avoir décelé d'irrégularités électorales. Seul Le Monde diplomatique, traditionnellement altermondialiste, dénonce clairement un coup d'Etat.



PAS TRACE DE COUP D'ETAT DANS LES TITRES DE LA PRESSE! (© CAITLIN JOHNSTONE)

Ainsi, en 2019, lorsqu'une minorité violente de manifestants refuse les résultats d'un scrutin électoral, et avec l'aide de l'armée, contraint son président à démissionner et à s'exiler, c'est la démocratie en action.

IL N'EST PIRE AVEUGLE QUE CELUI QUI NE VEUT PAS VOIR

Dans le lectorat des médias de masse, nombreux sont ceux qui se refusent de voir la main des Etats-Unis en Bolivie, à Hong Kong, au Chili, que ce soit sous l'impulsion de la CIA et de ses affidés ou des multinationales américaines. Refusant de remarquer le déclenchement étonnamment synchrone des soulèvements populaires violents à Hong Kong, en Bolivie, au Chili, leur *modus operandi* similaire (tout droit sorti de l'ouvrage de Gene Sharp, *From Dictatorship to Democracy, A Conceptual Framework for Liberation*), ni même la récurrence de ce type de révolution "spontanée" au cours du vingtième siècle, le fidèle abonné aux médias de masse privilégiée des causes annexes, souvent

anecdотiques et jamais pondérées par rapport aux autres causes, pour expliquer les soulèvements populaires dans les pays "où un changement de gouvernement est nécessaire".

POURQUOI NE SOMMES-NOUS PAS EN GUERRE AVEC LE VÉNEZUELA?

Selon Andrew McCabe, ancien directeur du FBI, Donald Trump aurait ainsi posé la question en 2017 lors d'une réunion (à laquelle McCabe, ennemi connu de Trump, n'a pas participé) à propos des ressources énergétiques du Venezuela. Cette déclaration provocatrice, qu'elle ait été prononcée ou non, est validée par la suite des événements: Maduro, comme son prédécesseur Chavez en 2002, vient d'échapper de justesse à une "transition démocratique", comme Ortega au Nicaragua en 2018, alors que deux autres présidents socialistes d'Amérique latine, le bolivien Morales et Zelaya au Honduras, ont eu moins de chance et ont été "transitionnés". Quant au Chili du président Piñera,

il est actuellement agité lui aussi de violentes émeutes populaires, qui ont fait une douzaine de morts.

Au sujet de la Bolivie, deux questions passées sous silence devraient être posées par les médias. Comme toujours lorsqu'on consulte ces médias, il ne faut pas trop faire attention à ce qui s'y dit, mais plutôt à ce qui ne s'y dit pas. Les pépites journalistiques se trouvent dans les baisses de concentration et les omissions de nos bons journalistes subventionnés par les deniers publics.

IT'S THE GEOLOGY, STUPID !

Selon une étude de 2009 et 2014 de l'US Geological Survey, la Bolivie détient 50 à 70% des réserves mondiales de lithium, le matériau central à la fabrication des batteries. Le Chili détient les secondes réserves inexploitées de lithium. Ces chiffres sont confirmés par une étude conjointe sino-allemande de 2016. Quand on connaît l'appétence de l'administration américaine pour le pétrole syrien et irakien, peut-on balayer d'un revers de la main le soupçon qui pèse sur la "transition démocratique" qu'a subie Evo Morales, qui avait notamment renforcé la compagnie gazière bolivienne au détriment des multinationales occidentales (deuxièmes réserves mondiales après le Vénézuéla)?

La revue néoconservatrice *Foreign Policy* se fendant d'un article pour expliquer que la récente signature d'un accord de 3 milliards de dollars

portant sur le lithium entre la Chine, l'Allemagne et la Bolivie en février 2019 n'est PAS la raison derrière l'expulsion de Morales, vaut pour aveu de l'implication des Etats-Unis, habitués depuis les années cinquante de ces coups en Amérique du Sud, notamment par le biais de leurs multinationales comme la United Fruit Company, devenue Chiquita Brands depuis, qui finançait les escadrons de la mort en Colombie, ou l'implantation de la United Fruits au Guatemala dans les années cinquante "parce que le gouvernement de gauche était le plus faible, corrompu et obéissant de la région". Lorsque le président Jacobo Arbenz tenta de nationaliser les terres de la United Fruit, derrière laquelle toutes les plus grandes familles américaines avaient des intérêts privés, il fut victime d'un coup d'Etat.

Autre question jamais posée dans les médias de masse, à laquelle tentait de répondre *Le Monde diplomatique* avant même les récentes élections boliviennes, est de connaître les raisons d'une classe moyenne de se révolter contre un gouvernement de gauche à qui elle doit sa prospérité. En effet, la classe moyenne a prospéré comme jamais sous les treize ans de la présidence Morales, le coefficient GINI mesurant les inégalités de répartition de richesse est passé de 0,60 à 0,45, le PIB a été multiplié par trois, le salaire moyen a doublé, etc. Comment expliquer que, comme à Hong Kong, une classe moyenne se boboïse jusqu'à se retourner contre



Jeanine Añez Chavez

@JeanineAnez

Sueño con una Bolivia libre de ritos satánico indígenas, la ciudad no es para los indios que se vayan al altiplano o al chaco!!

05:24 p. m. · 14 Apr 13 · Twitter Web Client

«JE RÊVE D'UNE BOLIVIE SANS RITES INDIGÈNES SATANIQUES. LA VILLE N'EST PAS POUR LES INDIENS, QU'ILS RETOURNENT DANS LES HAUTES TERRES OU DANS LE CHACO». LE RÊVE DE LA PRÉSIDENTE AUTOPROCLAMÉE, JEANINE AÑEZ CHAVEZ, SERAIT-IL SUR LE POINT DE SE RÉALISER?

son bienfaiteur, et appelle à la rescousse Captain America ?

La culture populaire américaine qui envahit les écrans jusque dans les coins les plus reculés du monde, la politique d'enseignement de l'anglais (en réalité de la culture anglo-saxonne) dans les jardins d'enfants, écoles primaires, *boarding schools* bilingues qui naissent depuis quarante ans dans tous les

pays du monde, suivie d'études aux Etats-Unis ou en Angleterre souvent vues comme une opportunité pour la classe moyenne embourgeoisée de se distinguer du peuple qu'elle méprise, méritent d'être explorées pour expliquer cette tendance internationale de sabotage de pays prospères par l'oligarchie mondiale avec la complicité des classes moyennes nationales.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Les limaces et l'oubli

La manifestation parisienne des Frères Musulmans du 10 novembre visait-elle à *oblitérer* le souvenir des attentats religieux du Bataclan, du 13 novembre? Les Frères auraient-ils compris que, de nos jours, l'info qui s'impose en «Une» met les suivantes à *l'oubli*? On ne saurait mieux dire en se rappelant qu'*oblivion* (synonyme d'ancien français toujours en usage outre-Manche), procède du latin *obliviscor*, lequel portait le sens d'un acte d'«effaçure» volontaire, par frottement et *lissage*, lui-même contenu dans *ob-lēvis* racine latine de *l'oubli*(1). Autrement dit, cette étymologie nous confirme que *l'oubli*, ça s'active. Il ne procède donc pas tant d'une perte de mémoire, que d'un calandrage des esprits. Et si vous savez bien pommader le tout, vous obtiendrez ce beau ralliement contre l'Islamophobie.

Pour le Bataclan, ce seront donc les redoutées *oubliettes* médiatiques, au mieux la *léthargie* des nounours et sucres d'orge. Car c'est bien de la source *Lêthé* que coulent de nos

jours les gros titres. Le succès du moindre effort en somme, cher à tant d'esprits *légers*. N'est-il pas étonnant dès lors, que «*légèreté*» forme, justement, la racine profonde de *l'oubli*? Sa source se trouverait en effet dans l'indo-européen **h₁leng*¹ (léger).

Voici qui nous ouvre des champs sémantiques inattendus, comme les «progrès» et «succès» allemands (*gelingen*), obtenus aisément car *légèrement*, ou les «facilités» sanskrites लघु (*laghu*), qui sont aussi le fruit d'un effort *léger*. Ainsi donc *l'oubliance*, comme on le disait si joliment, se façonne à souhait, par nivellement autant qu'allègement du jugement.

Mais il est aussi du glissant dans *l'oubli*, cousin possible de *limax* («limace»). Les manifestants «solidaires» du 10 novembre seraient-ils *oublieux* de tels destins *latents*.

NOTE

1. Certains le rattachent plutôt à *(s)lī- qui donne *livide*, au sens de bleuâtre, puis noir, l'oubli étant assimilé à l'absence de lumière.



TURBULENCES

SUISSE · Eaux sales?

M. Parmelin tire la chasse!

Selon la *NZZ*, «Le ministre de l'Agriculture Guy Parmelin [UDC, réd.] aurait réagi violemment à un article des scientifiques de l'ETH qui décrivait l'agriculture comme en partie responsable du mauvais état des eaux suisses.»

«L'eau est polluée par les nitrates et les pesticides de l'agriculture... il faut agir.» Ainsi commence une fiche d'information de quatre pages de l'Eawag, l'Institut de recherche sur l'eau de l'ETH (École polytechnique fédérale de Zurich). Selon les chercheurs, des effets négatifs sur la reproduction, le développement et la santé des plantes, des animaux et des micro-organismes seraient à craindre. Cette prise de position est particulièrement dévastatrice au vu des initiatives populaires en cours qui visent à restreindre, voire à interdire, l'utilisation des pesticides en Suisse

Selon le *Blick*, Guy Parmelin aurait «personnellement» veillé à ce que la fiche de l'Eawag reste sous clé. La censure n'était pas au goût des chercheurs de l'École polytechnique zurichoise. De son côté, Parmelin aurait vu «de l'influence politique» dans le document qui a été préparé à l'origine pour le Parlement.

USA-RUSSIE · Retour de terre promise

Son nom se prononce comme celui de Poutine, lorsqu'on a un gros rhume. Maria Boutina, jeune étudiante russe, vient d'empocher un master en relations internationales de l'Université de Washington lorsqu'elle est arrêtée par le FBI le 15 juillet 2018, veille de la rencontre de Trump et Poutine à Helsinki. Difficile de croire à une coïncidence! Il manquait aux médias dominants, au Parti démocrate et au marais de Washington de quoi créer

une atmosphère propice aux accusations de trahison portées contre Trump, coupable d'engager le dialogue avec le maître du Kremlin. Les limiers du FBI arrivaient à point nommé en débusquant une Mata Hari qui conspirait contre les Etats-Unis, «en infiltrant des organisations actives dans la politique américaine dans un effort visant à promouvoir les intérêts de la Fédération russe, sans en avoir notifié au préalable le Procureur général.»

Quelques voix s'étaient élevées pour s'étonner du peu de substance des accusations portées contre la conspiratrice de 29 ans. Son crime: avoir négligé de s'enregistrer comme agente d'une puissance étrangère. Pour Tucker Carlson, le présentateur hérétique de la chaîne Fox News, le chef d'accusation n'était que du *B.S.*, du «bullshit». Dit poliment, du baratin.

La plaisanterie a tout de même valu à Maria de croupir 15 mois dans les geôles US, dont plusieurs à l'isolement. Elle encourait une peine maximale de 5 ans, mais en échange d'un aveu de culpabilité — tout se négocie dans la justice américaine — sa condamnation sans procès a été réduite à moins de deux ans. En octobre dernier, avant l'expiration de sa peine, Maria a été finalement renvoyée dans sa patrie.

En réalité, Maria Boutina s'est laissée piéger par son propre rêve, celui d'acclimater en Russie une institution typiquement américaine: la National Rifle Association (NRA). Native de la lointaine Barnaoul, une ville aux confins de la Sibérie et du Kazakhstan, elle avait partagé avec son père la passion de la chasse et une fascination pour les armes. Très tôt engagée en politique, elle monte à Moscou où elle fonde à 23 ans l'association «Droit de porter des armes». Elle devient l'assistante du très influent

sénateur Torshin qui milite pour la même cause et qu'elle accompagne aux USA pour rencontrer les responsables de la NRA. Ces échanges se font au grand jour et à visage découvert. Seule entorse au droit: Maria ne s'est pas déclarée. Sa vraie faute aura été de croire naïvement qu'elle pouvait contribuer au rapprochement des Etats-Unis et de la Russie à un moment où au pays de la Liberté les contacts avec des Russes étaient devenus passibles de prison.

Devant les caméras qui l'accueillaient à son retour au pays, Maria Boutina a mis en garde ses compatriotes: ne vous laissez pas, comme moi, fasciner par l'Amérique!
J.-M. Bovy/14.11.2019

MALDIVES - Et la montée des eaux, alors?

Les Maldives, le pays le plus «éclaté» au monde avec ses 1192 îles, possèdent onze aéroports, dont trois internationaux, pour accueillir le million de touristes qui y affluent chaque année.

Mais cela ne suffit de loin pas à répondre à la demande. On apprend que cinq nouveaux aéroports, pas moins, sont en chantier, grâce notamment à des fonds venus d'Abu Dhabi.

Pendant que le climat se réchauffe, les affaires continuent!

De toute évidence, la voix de Greta Thunberg ne semble pas avoir porté jusque dans l'océan Indien. Ni d'ailleurs les mises en garde du GIEC. Car, comment peut-on investir des centaines de millions dans des installations au ras de l'eau si le niveau des continents est appelé à s'élever d'un mètre et plus dans les années à venir? Les investisseurs sont-ils si stupides et si mal informés que ça?

CASQUES BLANCS - La barbouze avait un cœur trop sensible

James Le Mesurier, l'officier britannique qui avait fondé les casques blancs, a

été retrouvé sans vie, désarticulé, au pied de l'immeuble où il vivait à Istanbul.

Rendant compte de cette mort étrange, Le Monde se surpasse dans son ingénuité. On nous brosse le portrait d'un homme «*harcelé, menacé, déprimé*» par les accusations injustes portées contre lui, notamment par Moscou et Damas. En filigrane, les Russes et les Syriens sont rendus coupables de sa mort, qu'il s'agisse de suicide ou de «suicide».

Selon sa femme, Le Mesurier venait d'être traité pour un «*stress extrême*» trois jours plus tôt. Le jour même, comme par hasard, où Maria Zakharova, la porte-parole des Affaires étrangères russes, le traitait nommément d'espion du MI-6, dont «*les liens avec les groupes terroristes remontent à sa mission au Kosovo*».

Il ne vient pas à l'esprit de l'organe d'hypernormalisation parisien de pondérer l'engagement «humanitaire» de Le Mesurier avec les révélations qui pleuvent sur la compromission de ses «poulains» avec les groupes djihadistes les plus sanguinaires du Moyen-Orient. Ni avec la réception hostile qui leur est réservée par les populations après le départ des terroristes. Pour Le Monde, cette organisation problématique n'est composée que de «*secouristes bénévoles*».

L'hypothèse qu'un service ait pu vouloir se débarrasser d'un «*asset*» grillé et devenu trop encombrant ne saurait évidemment être envisagée que par des romanciers complotistes.

Pour se faire une idée moins infantilisante et plus réaliste de la situation «humanitaire» en Syrie, mieux vaut lire les rapports des think tanks de M. Erdogan que les journaux de référence parisiens...

CLIMAT(ISATION) - Stop aux gratte-ciel de verre!

C'est l'une des conséquences cocasses de la «prise de conscience» climatique: voici que les tours de verre et

d'acier deviennent politiquement incorrectes. Dévoilant, au passage, l'une des grandes imbécillités architecturales de l'ère moderne: on a construit des villes entières composées d'immenses serres qu'il faut chauffer en hiver... et refroidir à grands frais le reste du temps. Les architectes «progressistes» se rendent compte enfin de ce «bug» qui était une évidence pour toute personne pourvue de bon sens.

«...La lumière du soleil a un accès illimité à l'intérieur de l'édifice, mais il n'y a aucun moyen d'en sortir. "Avec un bâtiment entièrement vitré, vous luttez contre l'environnement plutôt que de travailler avec lui", déclare Simon Sturgis, conseiller du gouvernement et président du *Royal Institute of British Architects sustainability group*. Les gratte-ciel en verre conventionnels ne sont que de grandes

serres. La chaleur ne peut s'en échapper parce que toute la structure est enveloppée dans une peau de verre. C'est excellent pour les tomates, mais pour les gens, cela signifie simplement qu'on ne peut pas se passer d'air conditionné.

La quantité d'énergie utilisée pour le refroidissement a plus que doublé depuis 2000, et elle doublera encore d'ici 2040 si nous ne réduisons pas notre dépendance à la climatisation, selon l'Agence internationale de l'énergie. "Même dans un climat tempéré, les problèmes de refroidissement deviennent de plus en plus graves et la prolifération des bâtiments en verre accentue ce phénomène", explique Henrik Schoenefeldt, maître de conférences en architecture durable à l'Université du Kent.»

✿ Source: Wired.UK.

Pain de méninges

DE L'ÉROTISME JUDICIAIRE

Vous parlez des «excès du judiciarisme», mais ce ne sont pas des excès, ce sont des extases. Il y a longtemps que les démocraties ne savent plus repousser les rafales de demandes de droits particuliers et de protections catégorielles qui se soldent par des répressions et des persécutions. Elles ne savent plus se protéger contre l'assaut des plaintes. Il y a une exaltation d'ordre érotique perceptible dans ces phénomènes, et c'est pour cela que je parle de porte-plaintes comme on parle de porte-jarretelles; à cette différence près, d'ailleurs avantageuse, que le porte-plaintes peut, lui, être arboré par les deux sexes, ce qui s'accorde très bien avec l'effacement prochain des sexes et des genres dont tous les harkis du monde tel qu'il va se gargarisent. D'une manière plus générale, ce que vous me proposez de visiter, par votre question, c'est ce que j'appelle désormais le Département fusion-inquisition...

— Philippe Muray, *Festivus festivus* (2005), p. 66.

